

Bulle Ogier
avec Anne Diatkine
J'ai oublié



Seuil / Fiction & Cie

J'AI OUBLIÉ

Fiction & Cie



Bulle Ogier
avec Anne Diatkine

J'AI OUBLIÉ

ÉDITIONS DU SEUIL
57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX^e

COLLECTION
« Fiction & Cie »
fondée par Denis Roche
dirigée par Bernard Comment

ISBN 978-2-02-141725-8

© Éditions du Seuil, septembre 2019

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com
www.fictionetcie.com

À Barbet

J'ai oublié le nombre de fois où j'ai déménagé chez moi, dans cet appartement où je vis depuis cinquante ans, mais je sais que j'ai toujours plusieurs cartons à défaire et placards à ouvrir, et que je ne sais pas toujours où sont ces cartons et ces meubles que nous déplaçons Barbet et moi, de Los Angeles à Paris, et qui fondent sur l'asphalte bouillant de l'été, quand on les y laisse trop longtemps. Ici, c'est chez moi, c'est chez nous, et ce chez-nous n'a cessé de se métamorphoser au fil des décennies, il tient de l'accordéon, il s'est replié, déplié, est devenu minuscule puis plus grand, puis de nouveau tout petit et, aujourd'hui, je ne reconnais pas grand-chose de l'appartement initial d'où je n'ai pourtant jamais bougé depuis 1970.

J'ai oublié de quelle manière on réussissait à tenir tous ensemble dans la petite-chambre-salle-de-bains-cuisine, puis dans la chambre et une cuisine qui ne communiquaient pas, je me souviens qu'il fallait passer par le couloir de l'immeuble pour se faire à manger – mais je n'ai pas oublié nos dîners et nos fêtes dans

l'unique toute petite pièce, et plus tard le grand lit du salon, car je trouvais bien qu'il y ait un lit dans le salon, pour que les gens puissent dormir, et c'est allongé et endormi que j'ai fait la connaissance pour la première fois de Werner Schroeter, me demandant qui était ce jeune homme qui dormait en chaussures au côté de mon ami Daniel Schmid, dont certains films sont en voie de disparition, et pas seulement parce que ma mémoire ne cesse de s'effacer. Je ne crois pas avoir jamais revu *Notre-Dame-de-la-Croisette* qu'on a tourné ensemble à Cannes, enfermés dans une chambre, le contraire de mon appartement toujours ouvert, tellement ouvert que la première chose que des voleurs ont volée, ça n'a pas été des bijoux, ça n'a pas été des vêtements, ça n'a pas été de l'argent, mais ça a été deux grosses portes en chêne d'époque, et je ne m'en suis pas immédiatement aperçue, puisqu'elles n'étaient jamais closes. Un jour on se dit, tiens, il n'y a plus de portes, où sont-elles passées ? C'était facile, les gens entraient, ils s'allongeaient sur le lit, il n'y avait pas de clef, et finalement, quand le propriétaire a repris la cuisine et qu'on s'est retrouvés de nouveau dans cette même chambre avec la cuisine et la salle de bains dans la même pièce, c'était très bien, j'ai eu tant de bonheur dans cet espace qui ne me paraissait pas du tout confiné. Longtemps, j'ai eu deux maisons, et elles étaient toutes les deux heureuses, des protections, et très différentes. J'avais une maison secrète et amoureuse, et une maison avec ma mère et

ma fille, Pascale, pas très loin d'ici, et toutes les trois on s'élevait les unes les autres. Pascale m'a connue pas encore adulte, et j'ai connu ma mère si jeune elle aussi, on s'aimait d'un amour inconditionnel, ce trio, cette transmission de fille en mère et de mère en fille, ça a toujours été ce qui comptait le plus pour moi, chaque fois que je m'absentais, ou que j'étais à l'étranger, mes premiers appels étaient pour ma mère et pour Pascale.

J'ai oublié Mme Rémy, la gardienne qui m'avait expliqué que cet immeuble était un ancien hôtel meublé avec un monte-charge où le petit déjeuner était livré directement dans la chambre des clients, et j'aimerais bien aujourd'hui que, tous les matins, les croissants et le jus d'orange surgissent directement dans mon lit, d'où l'on voit la tour Eiffel en pied qui se reflète dans une glace, même si le monte-charge n'est jamais arrivé jusqu'au sixième étage, dans cet appartement qu'on pourrait croire le grenier de l'immeuble, ce qu'il n'a jamais été. Ici, dans cette pièce, a habité Carlo Bugatti, pas le constructeur d'automobiles, mais le décorateur, qui avait tapissé tous les murs en peau de galuchat.

J'ai oublié le nom de toutes les personnes qui ont logé dans cette petite chambre avant moi, mais je sais que c'était surtout des gens de cinéma dont Charles Boyer, dans les années vingt, quand il était le jeune premier des films de Marcel L'Herbier, puis qu'ensuite il faisait ses allers-retours entre les Champs-Élysées et Hollywood, comme Barbet le fera une cinquantaine d'années plus

tard, habitant lui aussi, ici et ailleurs, aux États-Unis. Je sors dans la rue et j'ai tout à fait oublié que les Champs-Élysées étaient un cœur battant du cinéma, où l'on croisait François Truffaut qui rencontrait Éric Rohmer à la pâtisserie bretonne juste en bas de chez nous et comment les pâtisseries, bretonnes comme leurs pâtisseries et initiées dès l'enfance à la météo fine, nous informaient : « Aujourd'hui, le vent vient de l'Étoile. » J'ai oublié ce vent qui vient de l'Étoile et comment on le distingue d'une brise de la Concorde, mais je me souviens que les pâtisseries étaient expertes en météo marine du Trocadéro.

J'ai oublié que longtemps j'ai été la seule habitante de cet immeuble, qui ne comprenait que des bureaux, ceux du Losange fondé par Barbet Schroeder à 22 ans pour produire *Paris vu par*, ceux des producteurs Humbert Balsan et Stéphane Tchalgadjiéff que Barbet avait fait venir, et au deuxième étage, ceux d'un producteur de films porno qui organisait ses tournages dans son office de manière très cool, ils ne prenaient que deux ou trois jours, mais ils se succédaient. C'était une maison-cinéma avec des films conçus à tous les étages, ça circulait, ça circulait beaucoup. L'immeuble était vide la nuit, donc on faisait des fêtes tout le temps. Ensuite, bien plus tard mais je ne sais plus quand, au cinquième étage, juste en dessous de chez moi, Jean-Luc Godard et Anne-Marie Mieville ont repris les bureaux de Humbert Balsan, parti s'installer aux Halles. Quand

ils sont arrivés, la période de liberté de cet immeuble était déjà révolue, Barbet vivait la plupart du temps aux États-Unis, j'étais seule chez moi, la maison du Losange dirigée par Margaret Menegoz s'était déplacée dans un immeuble proche au 22, avenue Pierre-I^{er}-de-Serbie, ses bureaux s'étendent aujourd'hui sur dix-sept fenêtres, ils ne cessent de s'agrandir, je les ai comptées il y a peu, alors qu'il me semble qu'en vieillissant, je deviens plus petite, même mes yeux rétrécissent, aujourd'hui j'ai des yeux de lunettes, et je me souviens de ma mère qui disait : « C'est drôle comme mes yeux ont rapetissé, je ne saurais pas expliquer ce phénomène, si c'est le visage qui grossit ou les yeux qui se ferment. » Petit à petit, tout devient plus petit, puis il n'y a plus rien. J'ai oublié pourquoi Jean-Luc Godard me répétait : « Vous ne devriez pas mettre de talons, Bulle, cela fait du bruit. » Alors que je n'ai porté que des mocassins toute ma vie. Mais maintenant que j'ai récupéré les bureaux de Jean-Luc Godard et d'Anne-Marie Mieville pour y mettre mes archives et des machines barbares pour faire du Pilates qui rouillent car je ne sais pas m'en servir, j'ai compris que même les fantômes font du bruit lorsqu'ils marchent.

J'ai oublié comment j'ai réussi l'épreuve du permis de conduire, sur la si gigantesque place de l'Étoile puisque, une fois engagés, on n'en sort pas, on tourne, on tourne sans fin, il y avait un court-métrage d'Éric Rohmer sur cette question, c'était l'histoire d'un piéton qui ne pouvait pas traverser cette place car les voitures ne pouvaient

s'arrêter. Je me souviens très bien combien le sésame du permis de conduire était une nécessité pour moi, l'appel du grand air et des voyages, avec Pascale, ma toute petite fille qui n'avait pas 2 ans, et très vite, j'ai acheté une 2 CV avec la vente d'une maison située sur le plateau de Millevaches, dont j'avais hérité à 11 ans de ma marraine Émilienne, la seconde épouse de mon grand-père, qui était une femme imprévisible. Chaque fois qu'elle était furieuse, elle grimpait sur la table et tirait au plafond avec son petit revolver en nacre. Mon grand-père l'appelait « mon lion ». C'était sa dactylo, elle mettait ma mère dans son lit et elle lui interdisait de s'endormir avant elle. Dès ma majorité, j'ai demandé au maire de s'occuper de vendre cette maison sans même y retourner et il a choisi de l'acheter pour trois francs six sous, qui m'ont permis d'acquérir cette 2 CV. Longtemps après, je me suis souvenue qu'il y avait des arbres, une rivière au milieu d'un champ, un piano, des lustres, des chandeliers, des miroirs, des meubles d'époque, plusieurs escaliers, des lits à baldaquin, un grenier, des combles, un soupirail, c'était une belle propriété. Mais avec ma 2 CV, j'étais contente. À l'époque, j'étais déjà seule avec Pascale, je venais de divorcer, et conduire représentait la liberté contre un peu d'essence, alors qu'une maison n'était que lourdeur et contraintes, ce n'était pas envisageable, pour moi, d'être si jeune propriétaire.

J'ai oublié la plupart de mes coups de cœur, quand je vivais chez ma mère, avenue de Versailles, après être

retournée habiter chez elle avec ma petite fille sous le bras, pour mon plus grand bonheur avant même d'avoir divorcé, un an après m'être mariée. Mon mari était un musicien de jazz qui dormait avec deux revolvers sous le matelas au cas où, je n'ai jamais compris pourquoi il avait besoin de ces doudous tueurs pour dormir en paix. Peut-être avait-il des activités que j'ignorais, liées à la guerre d'Algérie ? Pour ne pas être mobilisé, il avait décidé de ne plus manger du tout. Le soir, il partait jouer dans des clubs et revenait à 8 heures du matin, je restais seule sans dormir, avec les deux revolvers qui perçaient le matelas et me rentraient dans les côtes. J'étais très contente d'aller revivre avec ma mère, elle n'a jamais été pesante, elle ne jugeait pas ma vie, elle me laissait libre, et je comptais sur elle pour s'occuper de Pascale quand je ne rentrais pas la nuit, pour vivre mes coups de cœur justement, qui aujourd'hui s'échappent de ma mémoire alors que l'intensité de cette liberté fracassante me reste à fleur de ma peau.

J'ai oublié mes nuits à La Coupole, où j'ai rencontré tous les gens que je connais. Ou plutôt que je connaissais. Mes amis meurent. Je suis sur cette pente de la vie. Je n'ai pas oublié mes nuits à La Coupole, mais elles reviennent à moi, comme une seule et gigantesque vague réjouissante qui m'aurait emportée pendant une ou deux décennies.

J'ai oublié que Marguerite Duras disait : « Bulle, ce n'est pas la nouvelle vague, c'est le vague absolu. » Et

que Marc'O répondait : « Pas du tout ! Bulle, c'est une lame de fond ! » Mais peut-être est-ce plutôt Marguerite qui répondait à Marc'O, écrivain et metteur en scène, car dans sa pièce *Les Idoles*, où je jouais une chanteuse yé-yé dont la coupe de cheveux est un mixte de celle de Brian Jones et France Gall, je suis délurée et extravertie, au plus loin de la nonchalance errante et indéterminée, qui me collera à la peau ensuite. Je ne sais toujours pas, après soixante ans de métier, si ce sont les rôles qui modèlent ce que je suis ou moi qui influe sur eux. Je sais juste que, dans tous les films de Rivette, je porte mes propres vêtements.

J'ai oublié plus que tout au monde pourquoi je suis devenue actrice, moi qui étais si timide et détestais me montrer. J'avais pensé être hôtesse de l'air pour voyager, ou journaliste pour voir le monde et j'ai un peu travaillé chez Mademoiselle Chanel, grâce à Guy Béart qui avait épousé ma meilleure amie d'école et m'a présentée à Hélène Lazareff, la fondatrice et directrice du magazine *ELLE*. Mais je me souviens que chaque fois que Mademoiselle surgissait, je me planquais, elle me terrifiait, je n'avais pas l'allure exigée par les grandes maisons de couture de l'époque, et Mademoiselle Chanel, qui répétait toujours que l'élégance commence par les pieds, était beaucoup plus sévère que n'importe quelle impératrice du style. Or, je rêvais d'enlever mes souliers pour sentir le contact du marbre qui dallait les grands couloirs de la maison, on dit show-room aujourd'hui,

et de retirer mes bas qui tenaient avec des porte-jarretelles, on était avant l'invention des collants, pour courir jambes nues. Je ceinturais mal ma blouse que je portais à l'envers, je la boutonnais dans le dos comme les jeunes filles de l'époque le faisaient, une jupe grise, un pull gris, j'étais passe-muraille, correcte sans plus, et pourtant je détonnais par rapport aux autres dames sophistiquées de la maison dans le paroxysme de l'âge, puisqu'elles avaient 40 ans, des dinosaures avec leur chignon, des dinosaures à cheveux, pour une jeune femme de moins de 20 ans. J'ai oublié comment je m'étais mise bien avec certaines d'entre elles, directrices de salon, qui m'avaient offert le privilège d'arroser l'escalier au Gardénia, lorsque la venue toujours explosive de Mademoiselle était annoncée. Il fallait que l'on sente le parfum, mais imperceptiblement, ce qui exigeait de la subtilité et un art du dosage, c'était une petite promotion d'être dévolue à cette tâche, qui changeait de celles de déplacer des chaises en prévision de défilés spéciaux ou d'arranger les fleurs quand de grands clients venaient. L'une d'elles avait un double des clefs, et elle m'avait fait visiter en cachette l'appartement de Coco Chanel et ses fameux paravents de Coromandel. On prenait de plus en plus de risques, comme celui, en fin de journée, de jouer à la cérémonie du thé dans son salon surpeuplé de bibelots, on vivait dangereusement, car, malgré tout, le rituel du thé, avec les tasses en porcelaine fine, prend toujours un peu de temps, et Mademoiselle habitait son

appartement. Même si son vrai chez-elle, c'était le Ritz, où elle dessinait ses collections, allait se reposer des bruits de la ville, devisait. J'ai encore dans la peau ma frayeur pétaradante et l'impassibilité de la mannequin dont j'ai oublié le nom, lorsqu'on a entendu le bruit de la porte d'entrée, tandis qu'on était ainsi de passage, deux boucles d'or. C'était Mademoiselle, qui soudainement avait pour notre plus grand dépit entamé de tourner la serrure verrouillant la porte sans le savoir, puis changé d'avis, peut-être avait-elle oublié quelque chose au Ritz... Je n'ai jamais connu l'effervescence des collections, car au bout de six mois, j'en ai eu assez, je suis partie. Un ami est venu me chercher à la sortie de la maison Chanel avec Marc'O. Et ma vie a changé de direction.

Je n'ai jamais pensé que j'avais le profil pour être actrice. Je ne sais rien faire d'autre que jouer, et pourtant, si je ne joue pas, ça ne me dérange pas. Il n'y a aucune désinvolture ni once de condescendance dans mon propos. Je sais bien que l'absence de reconnaissance engendre des tragédies, tout comme le trop immédiat et gigantesque succès, et j'ai eu beaucoup de chance de me maintenir sur un chemin de crête, ne subissant ni l'ignorance ni l'impérieuse gloire, n'étant jamais dépendante d'un seul cinéaste dont j'aurais été l'objet. Je n'ignore pas qu'il est vital financièrement de travailler. Mais je n'ai jamais pu écrire aucune lettre, émettre aucune requête, pas par orgueil, mais parce que les cinéastes, il ne faut pas les ennuyer. Je n'ai jamais eu d'ambitions personnelles. Tout ce que j'ai fait, c'était pour ma mère et ma fille. Je suis une actrice de groupe, j'ai adoré que mes meilleures amies soient actrices, comme l'était Bernadette Lafont, je n'ai jamais éprouvé la douleur de la rivalité. Souvent, par négligence, j'ai oublié de

répondre à ceux qui me sollicitaient et dont les films auraient pu être palpitants s'ils n'étaient pas restés dans les limbes où reposent les projets inaccomplis. Je m'en veux encore aujourd'hui d'être restée muette, quand Jean Eustache nous a donné, trois mois avant sa mort, à Jeanne Moreau et moi, trois pages de synopsis, pour un film qui aurait été la minuscule suite de *La Maman et la Putain*. L'une de nous deux aurait pris du Schoum et l'autre de l'Hépatoum, m'a rappelé un article d'Hervé Guibert dans un livre de recueil de ses textes. Il a peut-être inventé le nom de ces substances, en tout cas, je les avais oubliées. Le film aurait duré le temps d'une bobine de pellicule argentique. Mais je n'ai pas oublié ma culpabilité puisque je vis avec. C'est seulement après son suicide que j'ai pensé que porter un film aurait dévié la trajectoire de la balle qu'il s'est tirée, le 5 novembre 1981. Il aurait attendu de finir son film avant de se tuer, puis il aurait attendu encore, car un autre projet se serait intercalé entre la mort et lui, ne lui laissant aucun répit pour mourir.

J'oublie tous les matins, quand je me lève, que j'ai des scénarios à lire. Ou à l'inverse, la perspective de les lire m'occupe continuellement. Si la procrastination était un royaume, j'en serais sa reine, la reine d'un royaume au nom horrible. Mais si on change le nom de ce royaume, si on le nomme libellule, est-ce que la manie de tout reporter au lendemain devient aussi légère et invisible que les demoiselles du même nom ? Je n'ai jamais répondu

